

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE,

Présentée et soutenue le 5 juillet 1858,

Par BERNARD GAYE,

né à Borce (Basses-Pyrénées),

Honoré d'une Médaille d'Argent du Gouvernement (Choléra 1854).

DE L'INFLUENCE DU MORAL

SUR

LE PHYSIQUE DE L'HOMME.

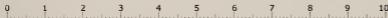
Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS.

RIGNOUX, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue Monsieur-le-Prince, 31.

1858

1858. — Gaye.



Professeurs.

M. P. DUBOIS, DOYEN.	MM.
Anatomie.....	BÉRARD.
Physiologie.....	GAVARRET.
Physique médicale.....	MOQUIN-TANDON, Examinateur.
Histoire naturelle médicale.....	WURTZ.
Chimie organique et chimie minérale.....	SOUBEIRAN.
Pharmacie.....	BOUCHARDAT.
Hygiène.....	DUMÉRIL.
Pathologie médicale.....	N. GUILLOT.
	J. CLOQUET.
Pathologie chirurgicale.....	DENONVILLIERS.
Anatomie pathologique.....	CRUVEILHIER.
Pathologie et thérapeutique générales.....	ANDRAL.
Opérations et appareils.....	MALGAIGNE.
Thérapeutique et matière médicale.....	GRISOLLE.
Médecine légale.....	ADELON.
Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveau-nés.....	MOREAU.
	BOUILLAUD.
Clinique médicale.....	ROSTAN, Président.
	PIORRY.
	TROUSSEAU.
	VELPEAU.
Clinique chirurgicale.....	LAUGIER.
	NÉLATON.
	JOBERT DE LAMBALLE.
Clinique d'accouchements.....	P. DUBOIS.

Secrétaire, M. AMETTE.

Agrégés en exercice.

MM. ARAN.	MM. LASÈGUE.
BARTH.	LECONTE, Examinateur.
BÉCLARD.	ORFILA.
BECQUEREL.	PAJOT.
BOUCHUT.	REGNAULD.
BROCA.	A. RICHARD.
DELPECH.	RICHET.
DEPAUL, Examinateur.	ROBIN.
FOLLIN.	ROGER.
GUBLER.	SAPPEY.
GUENEAU DE MUSSY.	TARDIEU.
HARDY.	VERNEUIL.
JARJAVAY.	VIGLA.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE.

Hommage de reconnaissance et de tendresse filiale.

A MON FRÈRE,

dont les sages conseils m'ont dirigé vers le but que je vais atteindre.

Témoignage de gratitude et d'inaltérable amitié.

A MA SOEUR ET A MA BELLE-SOEUR.

Affection et dévouement sans bornes.

DE

L'INFLUENCE DU MORAL

SUR

LE PHYSIQUE DE L'HOMME.

« Mens agitat molem. »

(VIRGILE, *Enéide.*)

Tout se tient, tout s'enchaîne, dans notre
admirable organisation

(ROSTAN, *Hygiène.*)

INTRODUCTION.

Deux principes distincts entrent dans la composition de la nature humaine : *homo duplex*, comme dit Buffon. De ces deux principes, l'un est matériel et tombe sous nos sens : c'est le *corps* ou *principe physique* ; l'autre échappe à nos regards : ce côté purement intellectuel de notre être ne saurait être confondu avec la matière, et nous l'appelons l'*âme* ou *principe moral*.

Ces deux principes ont des qualités différentes et des opérations propres à chacun d'eux ; et cependant ils tiennent l'un à l'autre par une liaison et une dépendance si intimes, qu'ils semblent se confondre dans la production des phénomènes organiques. Ils exercent l'un sur l'autre une action réelle, de telle sorte que ce qui se passe dans l'un a son retentissement dans l'autre. C'est ainsi qu'une chute sur

la tête, une méningite, et d'autres états pathologiques, peuvent déranger les facultés intellectuelles. Quand l'encéphale est malade ou qu'il n'a pas atteint, comme cela s'observe dans le jeune enfant, le degré de perfection qui lui est propre, l'âme est provisoirement condamnée à l'impuissance. Ce n'est pas à dire qu'elle soit altérée ; elle se montre à mesure que la guérison s'opère ou que le développement normal approche de son terme. Le cerveau se comporte alors à l'égard de l'âme comme le brouillard qui, en cachant le soleil, ne lui ôte ni son foyer de lumière ni sa chaleur : à mesure que les nuages se dissipent, l'astre se montre aux yeux pour les éblouir bientôt de tout son éclat.

Si l'état du corps a sur l'âme une action si manifeste, et si les lésions du cerveau nuisent à la production et à l'exercice des facultés morales, il faut reconnaître que le corps, à son tour, subit l'influence de l'âme, et à tel point que Platon dit expressément « que ce n'est qu'un instrument harmonique propre à réfléchir, à imiter, à reproduire les phénomènes de l'esprit qui l'anime. » La correspondance entre l'état de nos organes et celui du principe immatériel qui préside à leurs mouvements est telle que, lorsque le moral est affecté d'une manière pénible, une perturbation viscérale se produit souvent dans les profondeurs de l'économie. Comme dit Cabanis dans son 11^e mémoire : « La grande influence de ce qu'on appelle le moral sur ce qu'on appelle le physique est un fait général, incontestable ; des exemples sans nombre la confirment chaque jour, et tout homme capable d'observer en a retrouvé mille fois les preuves en soi-même. Il est de fait que, suivant l'état de l'esprit, suivant la différente nature des idées et des affections morales, l'action des organes peut tour à tour être excitée, suspendue ou totalement intervertie. »

M. Rostan, mon illustre maître, nous le dit aussi en d'autres termes (1) : « Le cerveau, étant fortement modifié par les passions, mo-

(1) *Cours élémentaire d'hygiène*, t. II, p. 235.

difié à son tour les organes auxquels il porte l'action et le sentiment. Les modifications qu'il éprouve par les sens extérieurs, celles qu'il reçoit par le sommeil, l'exercice de la sensibilité, de l'intelligence, et par les passions de tous les genres, se font incontestablement sentir dans tout l'organisme. Il est impossible de nier ces faits évidents, les auteurs en fourmillent ; il n'est personne qui n'en ait été témoin, et peu de gens qui n'aient éprouvé eux-mêmes quelques-uns de ces effets. »

L'action réciproque *du physique sur le moral et du moral sur le physique* est donc un fait admis par tout le monde ; de plus, c'est un sujet d'étude qui offre le plus grand intérêt.

Notre intention n'est pas de traiter cette matière dans toute son étendue ; nous nous bornerons à rechercher la nature de l'influence qu'exercent sur la vie organique les opérations de l'âme et les passions qui l'agitent, et dont l'ensemble forme ce que nous appelons le *moral*. Nous examinerons la part qui leur revient soit dans la production des maladies, soit dans leur marche ; et, cet examen terminé, nous essayerons d'indiquer le rôle de la médecine quand il s'agit de combattre des maladies où l'influence du moral se fait sentir.

CHAPITRE I^{ER}.

Du moral comme cause de maladie.

C'est une vérité d'expérience, que si le moral agit parfois avantageusement sur l'économie, il est dans la vie un grand nombre de circonstances où son action est nuisible à l'organisme. On l'a dit avec raison : « Les orages qui bouleversent les facultés morales détruisent les forces physiques, et toute passion vile est un poison brûlant » (1).

La perturbation physique suit ordinairement de très-près la perturbation morale ; aussi l'étiologie, la marche et la guérison de la plupart des maladies dépendent-elles des divers incidents de la vie intérieure de l'homme.

Si nous voulons les classer d'après les impressions qu'elles font ressentir, les affections morales peuvent être divisées en *affections agréables* et en *affections pénibles*. Les premières font éprouver un certain bien-être ; nous y trouvons un plaisir que la nature voudrait rendre permanent. Contenues dans de justes limites, elles peuvent être un bien pour l'organisme ; mais, quand elles dépassent certaines bornes, la commotion excessive qu'elles excitent lui devient fatale. Les secondes, au contraire, se traduisent par un sentiment de gêne, d'ennui, qu'on voudrait faire cesser, et elles exercent sur le physique une fâcheuse influence.

De toutes les affections que l'imagination peut exciter et produire, la *joie* et la *tristesse* sont celles dont l'action est la plus intéressante à étudier.

Une *joie douce et modérée* procure à l'organisme une sensation

(1) J. Droz, *Essai sur l'art d'être heureux*.

pleine de charmes, qui nous fait chérir l'existence. Alors les fonctions s'accomplissent avec la plus parfaite harmonie, le cœur bat avec force, la circulation est rapide, le sang afflue au cerveau, l'âme est excitée et les idées sont plus facilement associées. La respiration est ample et facile; il nous semble qu'un air plus pur nous environne, et qu'avec lui nous aspirons le bonheur et la santé.

Lorsque la fortune nous sourit, la région précordiale s'ouvre aux émotions de la joie à toutes les époques de la vie. Grâce au plaisir et à la douce espérance, le vieillard se voit rajeunir; ses forces se soutiennent, elles lui donnent un air de jeunesse, et lui assurent des jouissances et des bienfaits qui semblent ne plus appartenir à son âge.

Une *joie vive et instantanée* produit souvent, au contraire, sur le cerveau une impression profonde et sur l'épigastre un resserrement douloureux; elle peut même aller jusqu'à déterminer des congestions sanguines et des suspensions dans l'action nerveuse, qui deviendront d'autant plus funestes, que les individus sont d'un âge plus avancé.

On a mille exemples de personnes qui ont expiré de joie à la nouvelle d'un bonheur inattendu.

Sophocle mourut en recevant la couronne qu'Athènes venait de décerner à sa tragédie; Diagoras expira en embrassant ses trois fils, couronnés aux jeux Olympiques; une dame romaine succomba en revoyant son fils, qu'elle croyait tué à la bataille de Cannes.

La *tristesse* mine lentement les ressorts de la vie. Sentinelle avancée de notre cœur, elle chasse tout sentiment qui pourrait nous distraire. Sous son influence, les nuits sont sans sommeil, l'appétit est perdu, les digestions sont troublées, la santé la plus florissante se fane, se flétrit; le teint pâlit, les yeux perdent leur lustre, une fièvre lente s'allume, tous les organes souffrent, toutes les fonctions languissent. Si la tristesse continue, le flambeau de la vie finit par s'éteindre.

L'illustre médecin Fernel succomba à la douleur d'avoir perdu sa

femme; Horace ne survécut que neuf jours à la perte de Mécène; Racine vit la maladie dont il avait le germe faire de rapides progrès dès que vinrent ses jours de disgrâce: Louvois ne put survivre au chagrin d'avoir déplu à Louis XIV.

De notre temps, n'avons-nous pas vu Orfila, ce maître si chéri des élèves, s'affaisser sur lui-même dès qu'il a été précipité du char des honneurs, par un de ces revers qu'il n'est pas rare de rencontrer sur le chemin glissant des grandeurs politiques?

« Il parut supporter avec une fermeté stoïque la nouvelle position qui lui était faite. Mais qui oserait calculer les ravages qu'un tel effort pouvait produire dans une organisation vigoureuse, chez un homme passionné, habitué au pouvoir depuis de longues années, et pour qui la louange était devenue une sorte de besoin, tant il l'avait commandée par les bienfaits de sa gestion? (1) »

Un *chagrin violent* peut produire très-prompement la mort. M. le professeur Rostan a vu une mère succomber en deux jours à une péripneumonie dont elle fut frappée, à la lecture d'une lettre qui lui annonçait le décès de son fils. De son côté, Reveillé-Parise raconte le fait suivant, que je lui emprunte :

De Laubanie, un des plus braves généraux de Louis XIV, défendit Landau, en 1704, avec un courage et une habileté extraordinaires. Bien qu'une bombe, qui éclata à ses yeux, lui eût fait perdre la vue, son zèle ne se ralentit point pendant soixante-neuf jours que dura le siège. On crut qu'une si belle action vaudrait à Laubanie le bâton de maréchal de France. Le duc de Bourgogne, qui avait pour lui beaucoup d'estime, le présenta un jour au roi en disant : *Sire, voici un pauvre aveugle qui aurait besoin d'un bâton*. Louis XIV ne répondit rien à ce mot si heureux et si bien placé. Son cruel silence affligea tellement Laubanie, cet homme d'ailleurs si ferme et si courageux, qu'il tomba malade et mourut peu de temps après.

(1) Éloge d'Orfila, par M. Bérard.

A côté de ces faits, me sera-t-il permis de produire deux observations que j'ai recueillies au service médical de Sainte-Pélagie, pendant que j'y remplaçais un de mes amis ?

Au nombre des prisonniers, se trouvait un homme d'un talent distingué et qui avait dans le monde une position très-honorable. Mû par un sentiment de jalousie, il oublia un moment ce qu'il se devait à lui-même, ce qu'il devait à sa famille et à sa profession ; il coupa les cheveux à une jeune femme. Sa faute attira sur lui la sévérité des lois. Incarcéré à la prison de Sainte-Pélagie pour y subir sa peine, M. X..., naturellement gai, aimable, spirituel, devint tout à coup triste, morose, taciturne. Tourmenté par les remords, porté au découragement, ce détenu vit sa fraîcheur et son embonpoint disparaître. C'est en vain qu'il en appela à toute sa raison et, que pour faire diversion aux idées tristes qui l'obsédaient, il se livra à l'étude avec une ardeur étonnante. Sa blessure, restée saignante, le rendit pâle, faible, languissant. Sentant ses forces s'en aller, il ne cessait de dire qu'il ne survivrait pas à son honneur ; sa fin arriva cependant plus tôt qu'on ne s'y attendait. Le 19 février, M. X... était dans l'habitude de fêter un heureux événement de famille. Lorsque ce jour arriva, il nous parut plus triste que de coutume. Pour la première fois, il voyait l'anniversaire de la naissance de son enfant sans être entouré de parents et d'amis ; pour la première fois encore, son fils n'entendrait plus ces vœux inspirés par la plus vive tendresse et qui appelaient sur lui un avenir glorieux et prospère. Pendant toute la journée, M. X... fut sous l'empire des plus tristes réflexions, et c'est avec le cœur navré de la plus vive douleur qu'il se coucha le soir pour ne plus se relever. Le lendemain, 20 février 1856, M. X... fut trouvé mort dans son lit ; il avait succombé à une hémorrhagie cérébrale, déterminée par ses pénibles émotions morales.

La prison n'était pas, à la même époque, plus salubre à un détenu politique, qui, déplorant sa conduite passée, se trouvait vivement puni d'être éloigné de sa femme, de ses enfants et de ses amis.

Frappé au moral, cet homme fut pris de frissons, de malaise, de courbature, et de dérangement dans les fonctions digestives; bientôt des douleurs abdominales se déclarèrent, et avec elles apparurent les symptômes d'une grave dysentérie, qui semblait devoir enlever très-promptement le prisonnier. Mais l'Empereur, dans sa clémence, décida qu'il serait rendu à sa famille. Cette bonne nouvelle releva son moral et arrêta la marche de la maladie; ses forces ne tardèrent pas à renaître, et cet homme, qui paraissait voué à une mort prochaine, put, quelques jours après la réception de l'heureux message, faire lui-même ses préparatifs de départ, et quitter la prison dont le séjour, en se prolongeant, devait aboutir à un événement funeste.

Il serait à désirer, dans l'intérêt de la société, que tous les détenus puisassent dans la réclusion des enseignements utiles, et qu'ils fussent disposés à mener plus tard une vie régulière et à remplir tous les devoirs d'un bon citoyen. Malheureusement il en est beaucoup que la détention ne parvient pas à moraliser : trop souvent ils méconnaissent la voix du remords, et si la prison leur offrait une nourriture meilleure et une discipline moins sévère, ils s'y trouveraient aussi heureux que dans la résidence la plus séduisante.

L'imagination joue un grand rôle dans les divers phénomènes dont se compose notre existence. Quelles que soient les réalités qui nous entourent, elle peut, selon qu'elle nous présente les objets en bien ou en mal, devenir pour nous le principe des impressions les plus agréables ou les plus pénibles. L'homme le plus heureux n'est-il pas celui qui croit l'être, et le bonheur peut-il exister pour celui qui se croit à plaindre? Mais si cette faculté si puissante vient parfois semer des fleurs sur nos pas, quand nous sommes aux prises avec le malheur; si elle peut rendre l'illusion complète jusqu'à nous empêcher de sentir le côté amer d'une situation peut-être bien cruelle, il lui arrive souvent, comme dans l'*hypochondrie*, de nous faire regarder la vie comme un insupportable fardeau.

J'ai connu un hypochondriaque qui, à la suite de chagrins accompagnés de maux de tête, s'imagina être atteint d'une maladie grave;

son appétit ne tarda pas à se déranger, sa bouche devint pâteuse et amère, sa langue, qu'il ne cessait d'examiner, se recouvrit d'un enduit légèrement blanchâtre. A la vue de ces symptômes, il se regarda comme un homme perdu; la mort se présenta à lui sous les formes les plus hideuses, son front s'obscurcit, ses traits se ternirent, ses yeux s'enfoncèrent dans l'orbite, toutes ses pensées aboutirent à cette triste idée : « Dans quelques jours, je ne serai plus. » En présence de ces dispositions mentales et des rapides progrès que faisait le mal, l'avis d'un prince de la médecine devenait nécessaire; ce fut à M. Rostan que j'adressai cet infortuné. Mon illustre maître le reçut avec bonté, lui donna une longue consultation, et lui assura que tous ses organes étaient parfaitement sains. Le moral de M. X... fut relevé par les paroles bienveillantes et persuasives du savant professeur; l'embarras gastrique fut affaibli par l'usage des délayants et de deux potions purgatives. Alors M. X... se sentit renaître à la vie. Mais son amélioration ne fut qu'éphémère, les idées les plus noires et les plus sinistres vinrent de nouveau assombrir son cerveau; M. X... dépérissait à vue d'œil. Ce fut alors que je priai M. Lebled, chef de clinique de la Faculté de Médecine, de vouloir lui donner ses soins. Par sa douceur, par son amabilité, par la longueur de ses visites, ainsi que par un mérite réel, M. le D^r Lebled gagna bientôt toute la confiance du malade. Dès lors M. X... ne fut plus sourd aux paroles de consolation et d'espérance, l'avenir lui apparut plus souriant, et sa santé, fortement ébranlée, sembla une fois encore vouloir revenir.

Afin d'éviter tout retour aux idées mélancoliques, M. Lebled conseilla un voyage au pays natal. L'idée de revoir sa famille et ses amis sourit au malade; il fit aussitôt ses préparatifs de départ, et il allait quitter Paris lorsqu'une encéphalite, résultant de sa maladie morale, se déclara et l'emporta dans quelques jours.

L'imagination joue encore un grand rôle dans le développement de la *rage*, ou du moins dans l'apparition de ses symptômes. Des personnes pusillanimes ont succombé à l'hydrophobie, à la suite de

morsures d'animaux qu'elles croyaient malades et qui étaient parfaitement sains. Qui ne connaît l'histoire de deux frères qui auraient été mordus par un chien enragé? L'un d'eux serait parti pour l'Amérique, et ce n'est qu'à son retour, après vingt années d'absence, qu'il aurait été en proie aux plus violents symptômes de l'hydrophobie, en apprenant que son frère avait succombé à cette cruelle maladie.

Parmi les névroses, l'*épilepsie* est celle qui paraît se communiquer le plus souvent au moyen de l'imagination. Boerhaave avait dans ses salles, à l'hôpital de Harlem, quelques jeunes filles épileptiques. A la vue des accès, d'autres malades furent prises d'attaques nerveuses. L'épidémie paraissant vouloir s'étendre par imitation, Boerhaave fit rougir des fers devant les jeunes filles, et menaça de brûler les bras à la première qui s'aviserait d'entrer en convulsions. Il n'en fallut pas davantage pour faire disparaître cette épilepsie imitative. L'imagination frappée l'avait produite; ce fut la terreur habilement inspirée qui la fit cesser. Le savant et immortel médecin dont la Hollande a raison d'être fière avait compris que la frayeur est une des grandes causes de l'épilepsie. Personne n'en doute aujourd'hui, et, d'après une statistique récente, dressée par M. Beau, 191 cas sur 381 ont été déterminés par l'impression de la peur.

Aux observations qui ont été publiées pour démontrer la puissance de la frayeur dans le développement de l'épilepsie, j'ajouterai la suivante, dont je garantis l'authenticité.

Une femme d'une quarantaine d'années travaillait tous les jours chez un médecin de campagne, et il entraînait dans ses attributions d'aller chercher du foin au grenier. Un soir qu'elle s'y était rendue seule selon son habitude, elle aperçut au fond de la pièce une tête articulée que venait d'y déposer imprudemment un étudiant en médecine, arrivé la veille de Paris. A la vue de ces ossements, dont l'apparition inattendue empruntait quelque chose de particulièrement lugubre à la faiblesse de la lumière qui éclairait ces lieux, cette

pauvre ouvrière se crut en face d'un revenant, et, sous la pénible et vive impression qu'elle ressentit, elle tomba frappée d'épilepsie. Depuis cette époque, des attaques semblables se sont renouvelées souvent, mais elles n'ont pas empêché cette femme de parvenir à un âge avancé.

Au nombre des maladies produites par l'imagination, se trouve la *nostalgie* ou *mal du pays*. Cette affection est un état pénible de l'âme qui conduit sourdement au tombeau, en retraçant à chaque instant, à notre esprit, les charmes du lieu qui nous a vus naître et dont nous sommes éloignés. L'amour qui nous attache au sol natal a été gravé dans notre cœur au moment où nous avons reçu le jour. Quelque insalubre que puisse être sa chaumière, le paysan y est aussi attaché que le banquier à son hôtel. Nous aimons à nous rappeler les sites qui ont été témoins de notre enfance, et à nous transporter en pensée sous ce toit paternel où nous ouvrimmes les yeux à la lumière. Le mal du pays peut être prévenu par des distractions, par un travail convenable, par la fréquentation de quelques compatriotes. Cependant il est des personnes chez qui toute prophylaxie est inutile ; elles appellent à grands cris leur patrie, elles languissent, elles se consomment ; tous les secours prodigués ne peuvent soutenir leur vie défaillante. Alors il ne reste plus qu'un seul, mais tout-puissant moyen de curation : on doit, comme au paralytique de l'Évangile, crier au nostalgique : *Surge et ambula!*

C'est dans les hôpitaux militaires qu'on trouve principalement des nostalgiques. Mon père en a rencontré un grand nombre pendant son séjour dans les armées, et surtout dans les ambulances de la campagne de Russie, en 1812. Parmi les observations qu'il a recueillies, j'en rapporterai une relative à un montagnard béarnais, arraché par le sort au hameau qui l'avait vu naître.

Bordes de Sarrance n'avait jamais quitté sa belle vallée d'Aspe jusqu'au jour où il lui fallut aller rejoindre son régiment. Les pénibles travaux auxquels il avait dû se livrer jusque-là, ne l'avaient pas empêché de trouver un bonheur qui lui suffisait, dans ce calme

de la vie que rien ne venait troubler au sein de ses chères montagnes. Aux habitudes monotones, mais pleines de charmes, où s'étaient écoulées les premières années de sa jeunesse, succédèrent donc la fatigue des marches forcées, le bruit des villes et le mouvement des camps. Bordes ne put se plier aux exigences de sa nouvelle position ; et, en courbant la tête sous la discipline militaire, il ouvrit son cœur à la tristesse la plus profonde. Dès lors l'existence ne fut pour lui qu'un cruel tourment ; il rechercha la solitude pour y soupirer en secret, et pour y verser d'abondantes larmes en songeant à la maison paternelle.

Les chagrins ne tardèrent pas à miner cette organisation naguère si robuste. Incapable de faire son service, il fut admis à l'hôpital militaire de Strasbourg, où mon père, qui s'y trouvait alors en qualité de chirurgien aide-major, reconnut en lui un de ses compatriotes. De fréquents entretiens dans la langue du pays, les paroles de consolation et les soins assidus qui lui furent prodigués, relevèrent le moral du malade, dont les forces ne tardèrent pas à reparaitre. Mais son cœur était loin d'être guéri ; le souvenir de son père et de sa mère, et la crainte de ne plus les revoir, venaient souvent l'attrister ; il se reprit à gémir sur le malheur de vivre et de mourir loin de son hameau. Une nouvelle rechute étant inévitable, mon père lui fit obtenir un long congé. Le jeune soldat prit, en toute hâte, la route des Pyrénées, et, en revoyant sa famille, il retrouva la joie et la santé.

On a remarqué qu'il est des contrées dont les habitants sont plus susceptibles d'être atteints de nostalgie. Les Suisses, par exemple, passent pour en être plus ordinairement affectés. Personne n'ignore que ceux qui autrefois venaient se mettre au service de nos rois mouraient presque tous nostalgiques ; le ranz-des-vaches réveillait chez eux les souvenirs de la patrie, et on les voyait désertier par troupes pour aller entendre répéter aux échos de leurs montagnes cet air national qui, dans leur jeune âge, avait retenti si souvent à leurs oreilles

Les causes morales peuvent modifier dans leur quantité, dans leur qualité et dans leur marche, la *bile*, le *lait*, les *menstrues*, le *sang*; en un mot tous les fluides de l'économie.

De toutes les émotions vives, la colère et la frayeur sont celles qui sont le plus souvent suivies de *jaunisse*. D'après Portal, des criminels auraient eu desictères fort intenses en entendant leur arrêt de mort; d'autres personnes seraient devenues très-jaunes en apprenant la perte d'un ami ou un revers de fortune.

Le *lait* est de tous les fluides de l'économie celui qui est le plus soumis aux atteintes des sentiments vifs et ardents. Il s'épaissit, il s'aigrit, il diminue, il disparaît, il reparait, avec la plus grande facilité, sous l'influence des causes morales, sans que les glandes mammaires aient éprouvé la moindre lésion apparente. Ces brusques changements s'observent chez les femmes éminemment nerveuses et impressionnables; leur lait doux et sucré se change tout à coup en une sorte de poison. Aussi, dans l'intérêt de leurs enfants, elles doivent renoncer au soin de les allaiter. Leur tendresse excessive, mais peu calculée, serait pour les nourrissons un danger imminent. Ce n'est pas nous qui contesterons cette loi de la nature qui oblige une mère à donner son sein à l'enfant qu'elle a mis au monde. Mais cette loi, pour laquelle J.-J. Rousseau a plaidé avec tant d'éloquence, admet évidemment des exceptions.

Les *menstrues* sont souvent arrêtées ou atteintes dans leur régularité par une simple émotion morale; de là des maladies plus ou moins graves pour les femmes.

Le *sang*, qui est le centre de la vie végétative, est modifié dans son cours par les causes morales. Les passions gaies ou excentriques activent la circulation et déterminent une vitalité surabondante dans les organes. Les passions tristes ou concentriques au contraire ralentissent la circulation; tout languit alors dans l'économie, le ressort principal de la vie semble lui-même manquer de la vigueur nécessaire à l'exercice de ces fonctions. Ce n'est pas impunément

que le cœur bat avec force et rapidité, que ses mouvements sont difficiles ou tumultueux, dans ces instants d'enivrement ou de tristesse auxquels la vie humaine est assujettie; quand il est trop fréquemment ému, il est frappé d'anévrysme.

On sait comment Fourcroy succomba à cette affection. Il s'attendait à être nommé grand-maître de l'Université; mais, ses vues ne s'accordant pas entièrement avec celles de Napoléon, le choix de l'Empereur ne tomba pas sur lui. Cette espérance trompée devint pour le savant chimiste la source d'un chagrin violent; il sentit redoubler les douleurs qu'il éprouvait au cœur, et bientôt après il mourut subitement, le 16 décembre 1809, à côté de son neveu, en signant quelques dépêches.

Les acteurs sont souvent enlevés par les maladies de cœur. Molière mourut à la suite de la rupture d'un anévrysme, en donnant la quatrième représentation du *Malade imaginaire*. Le cœur du célèbre Talma, qui se trouve au musée Dupuytren, présente une poche anévrysmale très-remarquable.

Cette fin si ordinaire aux artistes dramatiques s'explique par les mouvements violents et passionnés qu'ils sont obligés de reproduire. Si l'effort exigé par la simple imitation a des résultats aussi funestes, que dirons-nous des transports d'une passion réelle? Ils sont toujours de nature à provoquer dans l'organisme les émotions les plus dangereuses, les ébranlements les plus profonds, et ils peuvent même étendre leur fâcheuse influence jusqu'aux parties les moins sensibles de notre corps. Ainsi, à la suite de grandes frayeurs ou de violents chagrins, on a vu la sécrétion de la matière pigmentaire des poils et de la peau s'arrêter, et les cheveux blanchir dans quelques minutes. Je citerai, à l'appui, l'exemple du chasseur de M. Descuret.

En 1839, trois frères, qui vivaient du produit de la chasse des nids d'aigle en Sardaigne, en aperçurent un au fond d'un précipice; ils résolurent de s'en emparer et ils tirèrent au sort à qui irait le chercher. Le danger n'était pas seulement dans la possibilité d'une

chute de plus de 100 pieds, mais encore dans l'agression des oiseaux de proie que pouvait renfermer cet abîme.

Celui des trois frères que le sort avait désigné pour une si périlleuse entreprise était un beau jeune homme d'environ 22 ans, d'une force athlétique, et ne reculant jamais devant les difficultés. Ayant donc hardiment mesuré des yeux la profondeur qu'il doit parcourir, il se ceint d'une corde à gros nœuds que ses frères se chargent d'abaisser ou de hisser à volonté ; puis, muni d'un sabre bien affilé, il descend dans le précipice, et arrive heureusement jusqu'à l'interstice qui recèle le nid, objet de tant de vœux. Ce nid contient quatre aiglons à plumage isabelle clair : c'est un trésor pour le jeune montagnard, et son cœur palpite de joie à la vue d'un si riche butin ; mais le plus difficile n'est pas accompli, il faut remonter avec cette proie, et c'est là surtout que se trouve le péril. Déjà la voix du chasseur a retenti joyeusement dans les cavités sonores du précipice, déjà la corde se meut dans un mouvement ascensionnel, lorsque tout à coup il se voit assailli par deux aigles énormes, qu'il reconnaît, à leur fureur, à leurs cris, pour le père et la mère des petits dont il s'est emparé. Alors s'engage une lutte épouvantable, le sabre dont il se sert avec une grande dextérité suffit à peine pour le garantir de leurs coups ; pour comble de maux, la corde qui le soutient au-dessus des profondeurs de l'abîme est soudain ébranlée par un choc violent : le malheureux lève les yeux et s'aperçoit que, dans ses évolutions multipliées, le tranchant de son sabre a coupé une partie de cette corde. Comprenant l'immensité de son danger, il demeure un instant immobile de frayeur ; un frisson glacial parcourt tout son corps, et l'on conçoit à peine comment, en proie à une telle émotion, il eut la force de continuer à se défendre. Cependant la corde monte toujours, et des voix amies l'encouragent ; mais il est hors d'état de leur répondre, et quand il atteint le bord du précipice avec le nid d'aigle qu'il n'a pas abandonné, ses cheveux, auparavant d'un beau noir d'ébène, sont devenus tellement blancs que ses frères ont de la peine à le reconnaître.

Les cheveux ont blanchi encore entièrement, dans une nuit, à un jeune homme qui venait d'être condamné à mort.

M. Rostan a vu deux femmes dont la peau était subitement devenue noire, la première après avoir été condamnée à être pendue, la seconde en voyant se précipiter par la fenêtre sa fille et ses deux petits enfants.

Après les nombreux exemples que nous venons de citer, il est de la plus haute évidence que le moral est souvent une cause de maladie.

Puisque l'homme est si vulnérable, et que les orages de la vie intérieure aboutissent pour lui à la souffrance physique, ne doit-il pas, dans l'intérêt de sa santé, veiller sur les mouvements de son âme comme il veille sur les mouvements de son corps?

Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.

Une âme vertueuse dans un corps robuste, voilà le double bienfait que Juvénal (sat. 10) demandait aux dieux. Pour nous, instruits par l'expérience, nous savons quelles relations intimes unissent toutes les parties de notre être, et avec quelle promptitude les atteintes portées à cet équilibre moral que chacun doit maintenir au dedans de lui-même réveillent la douleur physique. C'est aussi notre conviction que l'homme qui saurait régler son esprit et son cœur, au point de toujours préférer son devoir aux enivrements des passions, et de laisser les événements se dérouler dans l'ordre voulu par la Providence, sans se livrer à aucune préoccupation pénible ni à aucune joie immodérée, jouirait d'un calme intérieur qui le mettrait à l'abri de bien des souffrances corporelles, et réaliserait pour lui dans son double objet le vœu du poëte.

CHAPITRE II.

Du moral dans la marche des maladies.

L'étude que nous venons de faire du moral comme cause de maladie doit nous avoir donné la mesure de ce que peuvent les émotions morales sur l'homme souffrant.

Celui qui est courageux résiste aux éléments de destruction ; dans la lutte qu'il soutient contre la souffrance, il est souvent assez heureux pour triompher, par son énergie, du mal qui met sa vie en danger. Celui, au contraire, qui craint la mort succombe presque toujours. « Il n'est peut-être aucune disposition plus aggravante et plus fatale, dans toutes les maladies, que celle de la pusillanimité, avec les terreurs qu'elle engendre sans cesse : combien de gens se croient malades avant que de l'être, et s'empressent de mourir par la frayeur même de la mort ! » (1)

En 1814 et en 1815, à l'époque des malheurs qui vinrent frapper la France, M. Rostan, quoique bien jeune encore, eut à soigner des milliers de soldats à l'hospice de la Vieillesse, qui avait été converti en hôpital militaire.

Au nombre des malades, se trouvait un Romain, élève en médecine, qui avait contracté le typhus. Dès le premier jour, cet Italien pusillanime s'écria d'une voix sépulcrale : *Signore, son' perduto... son' perduto*. C'est en vain que M. Rostan chercha à relever le moral du jeune étudiant ; c'est en vain qu'il lui prodigua, avec le plus vif intérêt, les secours de l'art, et qu'il mit même à sa disposition le vieux vin de ses caves. L'Italien mourut en peu de jours, victime

(1) Virey, *l'Art de perfectionner l'homme ou la médecine spirituelle ou morale*, 2 vol. ; 1802.

de sa pusillanimité, tandis que les autres malades, admis à la même époque dans le service de M. Rostan, guérirent presque tous. La plupart de ces malheureux étaient tombés dans un état d'épuisement extrême, par suite des épreuves physiques et morales auxquelles ils avaient été soumis. Le traitement tonique mis en usage contribua puissamment, sans aucun doute, à leur guérison ; mais il est permis de croire qu'il dut une grande partie de son efficacité aux consolations que le jeune médecin prodiguait à ceux qui en avaient besoin.

Le moral joue encore un grand rôle dans la convalescence des maladies.

Le fils d'un commissaire de police de Paris avait eu une fièvre typhoïde grave dont il avait été soigné par M. Rostan. Le jour même de sa première sortie, il alla se promener au Luxembourg, accompagné d'un de ses amis, qui lui dit : « Sais-tu que tu as été fort mal, et que pendant quelques jours, on a eu les plus vives inquiétudes sur ton compte ? » Le jeune homme n'avait pas eu conscience du danger qu'il avait couru ; cette nouvelle le bouleversa. Il rentra aussitôt chez lui et se recoucha, pour succomber quelques jours après.

C'est surtout pendant les couches que les impressions morales dépressives ou excitatives doivent être évitées. Le mois de juillet dernier, je faisais un accouchement dans le service de M. Dubois, suppléé alors par mon éminent compatriote M. Depaul, lorsque quelques élèves entrèrent dans la salle. En présence de ces figures nouvelles, la femme fut émue, et aussitôt le travail, qui marchait très-bien, s'arrêta subitement. M. le D^r Depaul nous fit, à ce sujet, une série de réflexions aussi savantes que pratiques, et nous recommanda de toucher et de regarder le moins possible les femmes en couches, afin de ne pas contrarier, par une pudeur blessée, les efforts de la nature.

Si le moral agit souvent d'une manière funeste, bien dirigé il peut rendre des services.

Un de mes amis, gravement malade, se décida, sur mon conseil, à

faire venir ses parents auprès de lui. A leur arrivée, le jeune homme allait fort mal ; couché sur le dos, il était dans la plus grande prostration. A la vue de sa famille, il éprouva une émotion des plus agréables, il se sentit revivre, et il s'imagina que les soins maternels ne tarderaient pas à le ramener à la santé. Alors un mieux éphémère se déclara : le pouls fut moins fréquent, les forces se relevèrent pendant quelques heures. Cette amélioration sensible, dont le malade lui-même avait conscience, frappa M. le D^r Pagès ; mais, avec sa grande sagacité, mon excellent compatriote et ami maintint son fatal pronostic, parce que l'auscultation, en accusant les plus graves lésions organiques, avait enlevé tout espoir de guérison.

Cependant il est des circonstances où le moral modifie tellement l'organisme, qu'on voit survenir une guérison tout à fait inattendue.

Antoine Petit raconte qu'à la suite de l'opération de la taille, il se déclara chez un de ses opérés une hémorrhagie fort abondante par la plaie. Aucun des moyens hémostatiques employés n'ayant réussi, le malade effrayé s'écria : « C'en est fait de moi, je perds tout mon sang. Vous en perdez si peu, reprit le chirurgien avec sang-froid, que vous serez saigné dans deux heures. » Telle n'était pas l'intention de l'homme de l'art ; mais il voulait rassurer le malade, et il y parvint. Ses paroles rappelèrent le courage, qui s'évanouissait avec la vie ; l'hémorrhagie s'arrêta, et la guérison ne se fit pas longtemps attendre.

Les émotions morales influent beaucoup sur le développement et la propagation des épidémies ; tandis que l'homme ferme et courageux reste debout au milieu de l'infection, l'homme mou et craintif succombe. La vérité de ce que nous venons de dire ne se montre jamais d'une manière plus frappante que lorsque le fléau sévit à la fois sur une armée victorieuse et sur des troupes qui ont été défaites. Les soldats vainqueurs oublient les fatigues passées et les privations de tout genre, pour ne songer qu'à leur triomphe ; ils se livrent avec transport à une joie bien légitime, et cette joie, causée

par un succès auquel peut-être la maladie les a empêchés de coopérer, les sauve. Les troupes vaincues, au contraire, se démoralisent; le funeste découragement qui suit le revers accroît les ravages de l'épidémie, et les guerriers meurent sous la tente en plus grand nombre qu'au jour d'une sanglante bataille.

Lorsque les maladies sont développées, l'énergie est la condition la plus essentielle pour lutter avec avantage contre le mal.

Qui peut se rappeler sans admiration les grandes choses que put accomplir le maréchal de Saint-Arnaud, malgré les souffrances et les complications d'une maladie mortelle? Il fit tête aux soucis du commandement, au fléau qui décimait son armée, à l'incendie qui enveloppait dans ses flammes les ressources du camp de Varna, et on le vit rester douze heures à cheval les jours de bataille. Cette grande énergie morale a fait dire : *Le maréchal... a semblé forcer la mort à attendre qu'il eût vaincu!*

Le courage exerce un empire puissant dans la guérison des maladies.

Qui ne connaît l'histoire des pestiférés de Kaïffa? Un hôpital avait été établi pour eux dans un vieux couvent; chaque jour y voyait mourir de nombreuses victimes, et nos soldats ajoutaient par leur profond découragement à l'intensité du fléau. Bonaparte comprit ce qu'exigeaient les circonstances; il se transporta sur ce théâtre de désolation, et, pour relever le courage de ces malheureux, il s'approcha d'eux, leur parla, et toucha de ses mains leurs bubons sanglants. Cette héroïque témérité a été souvent célébrée par la peinture et la poésie; en relevant le moral de nos soldats, elle arrêta les ravages de la contagion.

J'ai observé sur moi-même l'heureuse influence d'un moral relevé dans le cours des maladies. Dans un voyage aux Pyrénées en 1856, je fus forcé, à cause des inondations, de me rendre de Blois à Tours en bateau à vapeur. L'air froid et vif de la Loire m'occasionna une bronchite des plus intenses, qui ne tarda pas à réveiller les symp-

ptômes alarmants d'une affection de poitrine dont je croyais être complètement guéri à mon départ de Paris.

En route, je luttais avec le mal; mais, arrivé à Borce, je dus m'aliter. Alors, malgré les conseils de mon excellent père, les soins de ma bonne mère et de ma chère sœur, mon état s'aggrava visiblement. Chaque jour, la toux devint plus fréquente, l'expectoration plus difficile, la fièvre plus vive, et les sueurs nocturnes, bornées à la poitrine, à la tête et à la paume des mains, furent plus abondantes. Je mangeais peu, je dormais fort mal, et je sentais mes forces s'en aller. Tout cela n'était pas de nature à me rassurer. Je cherchais dans mes souvenirs les malades que j'avais vus dans mon état, et, par un effet propre aux personnes découragées, je ne trouvais partout que des phthisies tuberculeuses. Sous ces pénibles impressions, ma maladie continuait à faire des progrès; mais heureusement notre excellent ami M. le D^r Baringou s'aperçut de la disposition de mon esprit. S'inspirant à la fois des ressources de son art et de l'affection qui nous unit, il ne tarda pas, avec le jugement élevé et le talent que tout le monde lui connaît, à me faire envisager la position sous son véritable jour. Dès lors le calme se fit dans mon âme, et le traitement qui me fut prescrit, n'étant plus contrarié par une mauvaise disposition morale, me procura le mieux que je ressens depuis deux ans. Je remercie M. le D^r Baringou de ses sages conseils et de ses soins dévoués. J'aime à lui dire ici que je le regarde comme le meilleur ami de mon père, et que j'ai pour lui et pour toute sa famille, Salenave-Baringou, le dévouement le plus absolu et l'amitié la plus vraie.

Les *passions* ont souvent produit de bons résultats sur l'organisme. « L'amour, dit M. Rostan (1), qu'on peint si souvent versant un baume salutaire sur les blessures; a quelquefois arrêté des

(1) *Cours élémentaire d'hygiène*, t. II, p. 325.

hémorrhagies qui pouvaient faire craindre une mort prochaine. Un soldat blessé au pounon d'un coup d'épée perdait tout son sang, les secours de l'art avaient été infructueux ; la présence de son amante arrêta l'hémorrhagie et rendit la vie à ce malheureux. »

D'après les exemples cités par les auteurs, la *frayeur* aurait contribué à la guérison de certaines maladies. Le fils de Crésus, muet de naissance, voyant un ennemi prêt à frapper son père, aurait trouvé la parole pour s'écrier : *Soldat, épargne Crésus*. Un paralytique, retenu au lit depuis longtemps, aurait eu tellement peur en voyant le feu à sa maison, qu'il aurait sauté de son lit et se serait rendu chez ses voisins pour se dérober aux flammes qui menaçaient de le consumer.

A ces faits, on peut ajouter l'observation suivante, relatée par M. Bouchut dans sa *Pathologie générale*.

Une petite fille de 11 ans, nommée Louise Praquin, est entrée le 8 mai 1849, dans le service de M. Rostan à l'Hôtel-Dieu. Une *frayeur* excessive, causée par une tentative de viol, avait rendu muette et paralytique des quatre membres cette enfant, qui venait de la province. Pendant deux mois, tout avait été mis en œuvre par les médecins de la localité et des environs pour guérir la maladie ; mais tout était resté infructueux. Désespéré, le père voulut amener sa fille à Paris. Celle-ci, qui n'entendait parler de la grande ville, de ses médecins et de l'Hôtel-Dieu, que dans les termes les plus pompeux, rendus plus séduisants pour elle en raison de son âge, qui agrandit tout, arriva à l'Hôtel-Dieu, persuadée qu'elle y trouverait sa guérison. Muette et paralytique le matin à la visite de M. Rostan, elle commença à parler dans la journée. Le lendemain, elle remua les jambes, et le troisième jour, elle marcha dans la salle, complètement rétablie. Une impression morale vive lui avait enlevé l'usage des membres et de la langue ; à quelques mois de distance, une impression morale d'une nature différente venait de le lui rendre.

J'ai vu moi-même, au commencement de l'année scolaire, un cas à peu près semblable dans le service de M. Rostan.

On trouve dans la *Revue britannique* un fait que je ne puis me dispenser de reproduire, à cause de sa singularité; il nous montre une paralysie de la langue disparaissant d'une manière miraculeuse sous l'influence qu'exerce sur le malade l'espoir de guérir.

Quand on eut découvert les propriétés de l'oxyde nitreux, le D^r Beddoës crut que cette substance lui offrait un spécifique certain contre la paralysie. Davy, Coleridge et lui, se déterminèrent à tenter une expérience sur un paralytique de bonne maison, abandonné par les médecins. Le patient ne fut point averti du traitement auquel on allait le soumettre. Davy commença par placer sous la langue de ce malade un petit thermomètre de poche, dont il se servait dans ces occasions pour connaître le degré de chaleur du sang, degré que l'oxyde nitreux devait augmenter. A peine le paralytique eut-il senti le thermomètre entre les dents qu'il fut persuadé que la cure s'opérait, et que l'instrument merveilleux qui devait le guérir n'était autre que le thermomètre. « Ah ! s'écria-t-il, je me sens mieux. » Davy adressa un regard expressif à Beddoës et à Coleridge. Au lieu du spécifique, on se contenta du thermomètre, qui, pendant quinze jours consécutifs, fut placé, avec toute la solennité convenable, sous la langue de ce pauvre homme, dont les membres se délièrent, dont la santé renaquit, dont la cure fut complète, et auquel on ne fit subir aucun autre traitement. Si Davy n'eût pas entouré d'un certain mystère son expérience, s'il avait négligé la partie dramatique de son art, s'il avait dit au patient : voici un thermomètre qui doit me servir à tel usage, le malade serait resté paralytique, et le traitement par l'oxyde nitreux aurait peut-être entraîné la mort.

La puissance de l'imagination dans la douleur physique ou morale ne se manifeste pas seulement chez les personnes ignorantes ou d'un petit esprit; mon père, pour son compte, l'a constatée chez des hommes d'un mérite transcendant.

Lorsqu'il était au 57^e de ligne, il cut à donner ses soins à un

officier supérieur, qui prétendait avoir été empoisonné. Les médecins qu'il avait consultés n'avaient pas, d'après lui, soupçonné la gravité de sa maladie, ils ne lui avaient fait prendre aucune drogue, ils s'étaient contentés de lui dire que tous ses organes étaient parfaitement sains. Cependant ses souffrances augmentaient journellement, prétendait-il; il se sentait dépérir, et les symptômes qu'il observait sans cesse sur lui le confirmaient dans ses sombres prévisions.

Mon père ne tarda pas à reconnaître que, chez son malade, l'imagination seule était frappée; aussi il n'hésita pas à lui dire, après l'avoir interrogé minutieusement, qu'on avait cherché, en effet, à l'empoisonner; que les médecins qu'il avait déjà vus n'avaient pu émettre une semblable opinion, parce que le poison était encore à l'état latent; que le moment était donc arrivé de commencer un traitement énergique. Aussitôt il prescrivit à son malade des potions insignifiantes, et il fit revêtir d'une enveloppe argentée les boulettes de mie de pain qu'il lui donna comme ayant des propriétés antitoxiques. Un mieux très-sensible se manifesta dès les premiers jours, et six semaines plus tard la guérison prévue était complète.

J'aime à croire qu'on ne confondra pas cette sage conduite du médecin avec le charlatanisme qui n'emploie la magie des médicaments que pour l'exploiter à son profit. Le praticien honnête doit parfois abuser de la confiance de son malade pour l'arracher aux terreurs de l'imagination et lui sauver la vie. Du reste, Plinie, qui n'aimait pas les médecins, leur concédait pourtant le droit de tromper les hommes.

Persuadé que les causes qui engendrent les affections morales peuvent servir parfois à les atténuer, Pinel eut recours à l'imagination pour guérir le mélancolique Allause, qui se croyait accusé d'un grand crime et poursuivi comme assassin. Le savant médecin soumit son malade à un jugement simulé: Allause fut amené devant des personnes qui remplissaient les fonctions de juges. Après réquisitoire et pla'doyers en règle, le tribunal prononça, à l'unanimité,

une sentence d'acquittement. Ce stratagème produisit le plus heureux effet : le malade recouvra entièrement la raison. Mais, quelque temps après Allause retomba dans son premier état, parce qu'une personne eut l'imprudence de lui faire connaître la ruse qui avait été employée pour le ramener à la santé.

S'il est vrai que la guérison des maladies dépend souvent de l'état du moral, il faut ajouter aussi qu'il n'appartient pas au praticien seul de modifier ce moral. Le médecin doit être secondé du malade, des assistants et des choses externes, comme l'a dit, du reste, Hippocrate dans ses aphorismes : *Nec solum seipsum oportet præstare opportuna facientem, sed et ægrum et assidentes et exteriora.*

On voit, d'après ce qui précède, qu'il est du devoir du médecin de rechercher l'action des opérations intellectuelles et des passions sur notre corps vivant. Par cette étude si intéressante, il lui sera aisé de remonter aux véritables causes des maladies, et le traitement moral qu'il leur opposera sera entre ses mains un moyen efficace de guérison, qu'il aurait cherché vainement dans l'emploi des formules thérapeutiques.

CHAPITRE III.

Médecine morale.

Il ne me reste plus, pour remplir la tâche que je me suis imposée, qu'à étudier le rôle de la médecine morale.

Rétablir aussi promptement et aussi sûrement que possible une santé délabrée, et faire disparaître tout ce qui met en danger l'existence: voilà le but qu'elle poursuit, et qu'elle ne peut atteindre qu'en s'aidant d'une expérience à la fois clinique et philosophique pour imprimer au moral certaines modifications commandées par les circonstances.

Ce rôle est immense, et pour le remplir, il faut au médecin une grande connaissance de l'homme. Le cœur humain est comme un livre où sont inscrites, jour par jour, heure par heure, toutes les douleurs, toutes les misères, toutes les vanités, toutes les craintes, toutes les joies, toutes les espérances, et où se trouve par conséquent, le principe le plus actif de nos maladies. Ici nous n'avons évidemment rien de trop : Hippocrate n'a-t-il pas enseigné que nulle maladie ne saurait avoir une cause matérielle, et qu'il fallait en chercher le principe dans la partie *indivisible* de notre être, ἐν τῷ ἀμερῆι... ? Si l'on ne veut pas admettre avec lui qu'il faille regarder l'*indivisible* comme la source unique dont elles émanent, on doit au moins reconnaître avec nous qu'elles ont bien là un principe très-habituel. Le médecin qui veut remplir sa mission dans toute son étendue doit donc connaître le cœur humain; c'est un livre mystérieux où il doit lire couramment, dont il doit déchiffrer les hiéroglyphes et pénétrer les secrets. Muni de cette connaissance de l'homme en général, il aura l'œil ouvert sur tout ce qui se passe dans l'intérieur du malade confié à ses soins, et dont le sort, après Dieu, dépend de lui; il suivra toutes les évolutions de son moral, soit

pour le seconder dans ses mouvements, soit pour le combattre et lui donner une impulsion différente; il n'oubliera pas surtout cette recommandation de Virey : « Médecins du corps et de l'âme, si vous voulez faire des miracles, dominez l'imagination. »

Le médecin doit donc étudier la puissance de l'imagination sur l'organisme, afin de la combattre lorsqu'elle sera nuisible, de la diriger quand elle ne saura pas prendre son essor, et de la favoriser de tout son pouvoir lorsqu'elle agira d'une manière utile et avantageuse.

C'est dans leur racine que les affections morales doivent être attaquées; or elles sont subordonnées au caractère. Dès lors il faut que le médecin l'étudie avec un soin tout particulier pour varier, selon ses diverses nuances, les moyens curatifs qu'il convient d'employer. Par exemple, si le mal dépend de la *mélancolie*, il recommandera de fuir la solitude, qui est toujours funeste aux personnes vives et douées d'une grande susceptibilité. On cherchera des distractions dans les promenades, dans des occupations journalières ou dans la fréquentation de quelques amis. « Le célèbre médecin Roussel était souvent livré aux atteintes d'une mélancolie profonde qui l'attaquait surtout au renouvellement des saisons. Une fois il courut, à minuit, chez M. Imbert, son ami : « La tête me tourne, dit-il, je me sens très-mal; je me suis rendu chez vous pour implorer vos soins. » M. Imbert le fait approcher du feu et rassure son imagination alarmée. Bientôt la conversation change d'objet et s'engage, sans dessein, sur une matière d'un grand intérêt. Roussel parla avec tant de chaleur qu'il oublia d'être malade » (1).

Pascal avait bien senti ce que peut l'inactivité. « Rien, dit-il dans ses Pensées, n'est insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passion, sans affaires, sans application, sans divertissement; il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dé-

(1) Éloge de Roussel, par Alibert.

pendance, son impuissance, son vide; incontinent il sort du fond de son âme l'ennui, la tristesse, la noirceur, le chagrin, le dépit, le désespoir. » Ce que dit ce grand philosophe est confirmé par l'expérience de chaque jour. L'ennui, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir, s'emparent aisément de l'homme inactif, que rien ne passionne, que rien ne distrait, et qui se trouve trop souvent en face de lui-même. Le médecin doit donc occuper et distraire son malade, pour l'affranchir de ces sentiments pénibles qu'engendrent le repos et la solitude, et qui exercent jusque sur le corps une action si funeste.

En étudiant le caractère du malade, il y a à tenir compte du tempérament et de l'ensemble de l'organisation; car, de même que *le moral agit sur le physique, le physique, à son tour, agit sur le moral*. Lorsque le corps est en santé, que tous les organes sont vigoureusement constitués, nous éprouvons un bien-être général, et les fonctions mentales et affectives s'exécutent avec aisance, force et liberté; ces fonctions tombent, au contraire, dans une profonde inertie lorsque tout languit et dépérit en nous.

Le médecin doit donc s'attacher à maintenir l'équilibre le plus parfait entre les divers systèmes qui entrent dans l'organisme et les liquides qui en font partie; par un régime alimentaire sagement ordonné, il pourra exciter ou modérer, dans une certaine mesure, l'intelligence et les passions. Les conseils qu'il donnera, relativement à la manière de vivre, varieront avec le tempérament individuel. Aux *sanguins*, il prescrira une alimentation composée de végétaux herbacés et de viandes blanches, tout en les engageant à ne pas faire usage de vins généreux et de liqueurs spiritueuses. Aux *lymphatiques*, il recommandera un air pur et sec, une habitation bien aérée, exposée au soleil; un régime analeptique, composé surtout de viandes rôties et grillées, de légumes frais, de bon vin. Aux *nerveux*, il donnera des conseils qui tendront à réprimer cette exaltation nerveuse qui mine sourdement les bases d'une bonne organisation. Dans cette circonstance, il pourra se rappeler avec succès

ces belles paroles de J.-J. Rousseau : « Quand les bras travaillent, l'imagination se repose ; quand le corps est las, l'esprit ne s'échauffe pas. »

Les consolations dans les affections morales conduisent souvent à de meilleurs résultats que les formules pharmaceutiques. C'est sans doute ce qui faisait dire à Celse que ce qu'il faut avant tout, au malade, *c'est un médecin ami*. En effet, dans les grandes peines de la vie, on écoute volontiers les paroles qu'inspire un cœur dont on connaît le dévouement ; et l'homme qui souffre est souvent bien près de sa guérison quand il se dit avec confiance : celui qui me parle de mes maux n'y est pas indifférent, et s'il a les lumières qu'il faut pour en indiquer le vrai remède, il a pour moi l'amitié qui les partage.

Il est évident que la conduite du médecin doit varier avec l'étiologie des maladies. Si les causes qui ont déterminé l'exaltation de l'imagination sont illusoire, il faudra opposer un traitement moral et rejeter l'emploi des drogues, qui ne pourraient que ruiner la santé, au lieu de la consolider.

Toutes les fois que l'imagination sera trop ardente et qu'elle aura besoin d'être calmée, le traitement moral pourra être secondé par une diète légère, par des bains fréquents, et par des boissons délayantes. L'opium et les narcotiques pourront rendre de grands services ; pris à petites doses, il provoqueront le sommeil, ils suspendront les douleurs physiques et les peines de l'âme, et ils épargneront aux malades les idées tristes et moroses que fait naître la longueur des nuits.

Quand on devra exciter l'imagination pour la détourner des images sombres dont elle se repaît, le vin, le café, le thé, seront de bonnes armes dans les mains du médecin.

Mais les causes de la maladie morale peuvent être réelles. Un homme apprend, par exemple, que le vaisseau qui portait sa fortune vient d'être englouti dans la mer. Bien qu'il n'ait été ni touché

ni atteint physiquement, l'épine morale enfoncée dans le cerveau amène presque infailliblement les accidents les plus graves. Que fera alors le médecin ?

S'il ne suivait que l'élan de son cœur, il imiterait le grand exemple de Bouvart, qui, appelé à soigner un négociant affecté d'une maladie grave depuis la suspension de ses paiements, arracha son client à une mort infaillible en lui laissant l'ordonnance suivante :
Bon pour trente mille francs à prendre chez mon notaire.

Malheureusement il est peu de médecins qui puissent se livrer à de pareils actes de libéralité. Le praticien pauvre, honnête et consciencieux, ne peut montrer sa sagacité et son désintéressement qu'en traitant son malade en ami, et en lui faisant de fréquentes et de longues visites ; alors, en partageant les peines et les chagrins de son client, il les affaiblira, et, en les affaiblissant, il parviendra à les détruire.

Quel que soit cependant le talent du médecin, la mort a des droits qu'on ne saurait lui ravir, et nous serions trop heureux de pouvoir toujours répéter avec Ambroise Paré : *Je le pansay et Dieu le guarit !* Il est des circonstances où nos ressources sont impuissantes pour enrayer le mal. Notre devoir est alors de prévenir les parents du danger que court le malade. Dans cette lutte suprême entre la vie et la mort, il se présente une question qui intéresse tout à la fois la morale et la médecine, et qui mérite, par sa haute importance, de fixer notre attention.

Doit-on adhérer au désir de la famille en laissant confesser le malade ? Je me prononce pour l'affirmative. La religion console celui qui souffre, et lui fait supporter ses maux avec plus de calme et de résignation. Seule elle a le secret, qu'aucune philosophie humaine n'a pu lui ravir, de faire disparaître ce qu'il y a d'effrayant dans la perspective d'une mort inévitable, parce que seule elle nous fait entrevoir, de l'autre côté de la tombe qui s'ouvre, une vie nouvelle, exempte des angoisses qui tourmentent notre existence terrestre.

Et d'ailleurs, envisagés sous le rapport thérapeutique, les secours religieux contribuent à favoriser l'action des remèdes par les dispositions physiques qui résultent du calme et de la paix de l'âme. Je ne craindrai jamais de rencontrer au chevet du malade celui qui n'y vient que pour le délivrer de l'anxiété où le met la pensée qu'il va peut-être bientôt paraître devant Dieu, et qui ne lui parle que pour éloigner de lui toute tristesse. En remplissant son ministère, le prêtre est pour le médecin un auxiliaire que rien ne saurait remplacer, et il est beaucoup de cas où, en donnant des soins à l'âme, il assure la guérison du corps.

Un ecclésiastique que j'estime et que j'affectionne se trouvait naguère près du lit d'un malade dont l'état n'était pas sans gravité. Survint un médecin dont nous reconnaissons tous l'autorité, et qui, en constatant une amélioration inattendue, lui dit : « Monsieur l'abbé, le malade est guéri, et c'est vous qui l'avez sauvé. » Ces paroles du savant professeur n'étaient peut-être qu'une de ces politesses qui ne coûtent rien à un homme bien élevé. Mais pourquoi n'y verrions-nous pas un hommage sincère rendu à l'action bienfaisante des secours religieux sur le malade ? Tissot, tout protestant qu'il était, croyait à cette influence salutaire, et beaucoup de médecins ont remarqué comme lui qu'en portant le calme dans l'âme, le ministère religieux favorise l'action médicatrice de l'art.

Ce n'est donc pas au nom de la science qu'on peut éloigner le prêtre du lit des malades ; et si on alléguait que sa présence est regardée comme un présage de mort, et qu'ainsi elle peut causer des émotions qui rendent la guérison impossible, nous demanderions pourquoi on n'éloignerait pas au même titre le notaire. Pour ce qui nous concerne, nous ne trouverions rien de bien rassurant dans l'apparition de l'officier ministériel qui viendrait instrumenter auprès de notre lit.

Dans tout ce qui vient d'être dit, nous nous sommes placé uniquement au point de vue de la médecine, des secours qu'elle peut retirer de l'influence religieuse, et de la responsabilité qui pèserait

sur elle, si elle agissait contrairement aux dispositions présumées du malade ou au désir exprimé par sa famille.

N'éloignons jamais du malade ce qui peut réveiller ou augmenter en lui l'espérance, car l'espérance joue un grand rôle dans la marche des maladies; il n'est point de malade si abattu qui ne se relève et ne se ranime promptement quand on lui fait entendre des paroles rassurantes. « Espérer de guérir, a dit Ferrus, c'est travailler soi-même à sa guérison. »

Rassurer le malade sur son état, dissiper les craintes qui s'élèvent dans son esprit, surmonter le découragement qu'il éprouve, ouvrir son cœur à la confiance, et lui faire attendre un bon résultat des soins qu'on lui donne : voilà le devoir du médecin. Mais c'est un devoir qui, pour être bien rempli, exige un esprit observateur et beaucoup de discernement. Toutes les personnes atteintes de la même maladie n'ont pas la même façon de sentir et d'exprimer leurs souffrances; la même situation peut réveiller en elles des sentiments différents, comme elle peut leur faire éprouver le même sentiment, quoiqu'il ne se traduise pas toujours de la même manière. Ainsi, à côté d'un malade qui voit tout en noir et qui ne dissimule pas son découragement, il en est qui attendent tranquillement que leur destinée s'accomplisse. On sait ce que Tallemant des Réaux nous raconte de Véron : « C'était, dit-il, un homme si raisonnable, qu'étant à l'agonie, un de ses neveux lui criait : *Mon oncle, songez à Dieu!* Il lui répondit en bégayant : *A qui veux-tu donc que je songe? au diable?* »

Quelquefois, au lieu de se montrer à découvert, comme dans le découragement, ou de se traduire par des paroles résignées, comme chez Véron, la crainte de mourir se cache sous la forme d'une complète insouciance ou d'une gaieté factice. Cette crainte est un sentiment auquel tout homme est accessible. « Celui, dit J.-J. Rousseau, qui feint d'envisager la mort sans effroi, ment : tout homme craint de mourir; c'est la grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espèce mortelle serait bientôt détruite. »

Sous quelque forme qu'elle se présente, le médecin combattra cette crainte de mourir, et il emploiera toutes les ressources de son esprit à lui faire succéder l'espérance. Ce n'est pas que l'espoir qu'il sera assez heureux pour inspirer soit toujours un préservatif efficace contr le funeste événement dont on veut détourner la pensée; mais, si le retour à la santé ne s'opère pas conformément à nos promesses, c'est toujours beaucoup de pouvoir nous dire qu'en plaçant sous les yeux du malade la perspective d'une guérison prochaine, nous lui avons épargné les souffrances qu'il aurait éprouvées, si nous eussions confirmé ses tristes prévisions.

EPILOGUE.

Après ce que nous venons de dire, on ne saurait plus douter de l'importance de la médecine morale. Le praticien qui ne verrait que le corps dans le malade confié à ses soins ferait souvent fausse route; on pourrait le comparer à un voyageur qui parcourt un labyrinthe sans le fil qui doit l'empêcher de s'y perdre. Comme l'a dit le poète :

..... *Signa sequendi*
Falleret indepensus et irremediabilis error.

(VIRG., *Æn.*, v.)

C'est toujours une chose précieuse que cette connaissance exacte du corps humain, qui permet de suivre le mal à travers les tissus les plus délicats et les fibres les plus ténues de l'organisation. Mais, si l'on veut en obtenir tous les bons résultats qu'elle peut produire, il faut y joindre une connaissance approfondie des opérations de l'entendement, des mouvements des passions, en un mot des divers incidents qui peuvent survenir dans la vie intérieure. L'acquisition de cette double connaissance n'est pas l'affaire d'un jour, elle suppose un esprit observateur et des travaux persévérants. Comme dit Alibert : « Ce n'est qu'après avoir longtemps médité sur la grande

énigme de l'existence, qu'on peut assigner au corps et à l'âme les fonctions qui leur appartiennent » (1).

Cette étude, qui embrasse l'homme tout entier et qui le saisit dans ce qu'il y a d'immatériel aussi bien que par le côté purement matériel de son être, est une chose fondamentale ; et si, lorsqu'un de nos semblables nous appelle à son aide, il nous faut connaître et apprécier le climat sous lequel il vit, l'air qu'il respire, les aliments dont il se nourrit, les travaux auxquels il se livre, le tempérament que la nature lui a donné ou qu'il doit à des circonstances qui ont modifié l'œuvre de la nature, il nous importe aussi beaucoup de connaître ses habitudes morales, ses goûts, ses inclinations, son caractère. Nous ne devons être indifférents à rien de ce qui s'accomplit dans le domaine de sa pensée, et nous devons suivre pas à pas, dans ce que leur marche a de plus intime, les passions diverses qui agitent son cœur. Si nous voulons que nos soins lui profitent, il nous faut, comme dit encore Alibert, « analyser avec discernement tout ce qui le trouble, tout ce qui le rassure, tout ce qui l'afflige, tout ce qui le console. »

Dans tous les rangs de la société, sous les lambris dorés de l'opulence comme dans le grenier du prolétaire, apparaissent le chagrin, la tristesse, la crainte, l'envie, la jalousie, la haine, l'ambition déçue, qui, en minant l'économie, peuvent déterminer les maladies les plus graves. Partout le médecin attentif reconnaîtra dans les traits du visage, dans les regards, dans les paroles, les signes d'un esprit en désordre ou d'un cœur blessé. Il montrera partout le même dévouement et la même sollicitude, et à la vue des succès qui ne font point défaut au praticien qui remplit consciencieusement sa haute mission, ceux qui disent, avec un ancien poète, que la santé tient le premier rang parmi les biens de cette vie, diront, avec Cabanis, que la médecine est le premier des arts.

(1) *Physiologie des passions*, t. I.

QUESTIONS

SUR

LES DIVERSES BRANCHES DES SCIENCES MÉDICALES.

Physique. — De l'équilibre des corps flottants ; application à la natation.

Chimie. — Des caractères distinctifs de l'oxyde de potassium hydraté.

Pharmacie. — Quelle est l'huile et quels sont les composés de plomb les plus propres à la composition des emplâtres ? Donner les moyens de reconnaître la pureté de chacun de ces corps. Faire connaître la préparation de l'emplâtre brûlé, dit onguent à la mère.

Histoire naturelle. — Les végétaux monocotylédons ont-ils une écorce ?

Anatomie. — De l'origine de tous ceux des nerfs de l'orbite qui fournissent des filets aux muscles contenus dans cette cavité osseuse.

Physiologie. — Des parties du système nerveux qui tiennent sous leur dépendance les phénomènes mécaniques de la respiration.

Pathologie interne. — De la cirrhose du foie et de ses rapports avec l'ascite.

Pathologie externe. — Des fractures du radius.

Pathologie générale. — De l'étiologie des hydropisies.

Anatomie pathologique. — Des divers modes de rétrécissement du canal de l'urèthre.

Accouchements. — De l'ictère des femmes enceintes.

Thérapeutique. — Jusqu'à quel point peut-on conclure de l'action des médicaments sur l'homme sain à leur application thérapeutique?

Médecine opératoire. — Des moyens hémostatiques qui conviennent dans les cas d'hémorrhagies consécutives.

Médecine légale. — Des diverses espèces de morts subites, sous le point de vue de la médecine légale.

Hygiène. — De l'électricité atmosphérique dans ses rapports avec la santé.

Vu, bon à imprimer.

ROSTAN, Président.

Permis d'imprimer.

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

CAYX.